

UN PARADIS TROMPEUR

HENNING MANKELL

UN PARADIS
TROMPEUR

r o m a n

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR RÉMI CASSAIGNE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Minnet av en smutsig ängel*
Éditeur original : Leopard Förlag, Stockholm
© original : 2011, Henning Mankell
ISBN original : 978-91-7343-242-9

Cette traduction est publiée en accord avec
l'agence littéraire Leonhardt & Hoier, Copenhague

ISBN 978-2-02-113698-2

© Octobre 2013, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il existe trois sortes d'hommes : les morts, les vivants et ceux qui naviguent sur la mer...

PLATON

PROLOGUE

Africa Hotel, Beira, 2002

Une froide journée de juillet 2002, un certain José Paulo fit un trou dans un plancher pourri. Il ne cherchait pas à s'évader, ni une cachette, il voulait juste utiliser les lattes arrachées comme combustible. On n'avait pas vu un hiver si rude en Afrique depuis des années.

José Paulo était célibataire, mais s'occupait de sa sœur et de ses cinq enfants depuis que son beau-frère Emilio avait disparu un matin, ne laissant derrière lui qu'une paire de chaussures usées et des factures impayées. Presque toutes dues à Donna Samima, qui tenait un bar clandestin près du port de pêche, où l'on servait du *tontonto* et une bière maison étonnamment forte.

Emilio ne faisait que boire en parlant du bon vieux temps où il travaillait dans les mines d'or en Afrique du Sud. Mais beaucoup prétendaient qu'il n'y avait jamais mis les pieds, pas plus qu'il n'avait jamais eu d'emploi stable de sa vie.

Sa disparition n'était ni attendue, ni surprenante. Il s'était éclipié aux heures silencieuses qui précèdent l'aube, quand tout le monde dort.

Personne ne savait où il était parti. Personne ne le regretterait beaucoup, même au sein de sa famille. Donna Samima ? On pouvait en douter. Elle se préoccupait surtout de se faire rembourser.

Emilio, buveur et beau parleur, était assez insignifiant. Son absence ne changeait pas grand-chose.

José Paulo habitait avec sa sœur et sa famille à l’Africa Hotel, à Beira. À une époque qui semblait à présent lointaine et mystérieuse, l’établissement était considéré comme un des hôtels les plus cossus de l’Afrique coloniale. On le comparait avec le Victoria Falls, à la frontière de la Rhodésie du Sud et de la Rhodésie du Nord, rebaptisées après leur indépendance Zimbabwe et Zambie.

Les Blancs venaient de loin à l’Africa Hotel pour se marier, fêter de grands événements ou juste montrer leur appartenance à une aristocratie incapable d’imaginer que son paradis colonial disparaîtrait un jour. On organisait dans cet hôtel des thés dansants le dimanche après-midi, des concours de swing ou de tango, on se faisait volontiers photographier devant son entrée principale.

Mais ce rêve d’un paradis colonial était voué au déclin. Un jour, les Portugais avaient abandonné leurs derniers bastions. Aussitôt les propriétaires partis, l’Africa Hotel avait commencé à tomber en ruine. Les chambres et les suites à l’abandon avaient été occupées par des Africains sans abri. Les pianos éventrés, les boudoirs et les baignoires encrassées leur servaient à ranger leurs quelques biens. Les beaux parquets avaient été arrachés pour faire du feu les hivers les plus rigoureux.

Plusieurs milliers de personnes habitaient désormais ce qui avait jadis été l’Africa Hotel.

Un jour de juillet, José Paulo arracha donc des lattes de parquet. Il faisait un froid glacial. Le seul chauffage était un brasero où on préparait les repas. Un tuyau qui pendait par une fenêtre mal réparée évacuait la fumée.

Le parquet à moitié pourri puait. José pensait trouver

dessous un rat crevé. Mais il n'y trouva qu'un petit carnet relié en veau.

Il déchiffra un nom étrange sur la couverture noire.

Hanna Lundmark.

Et en dessous une date : 1905.

Mais il était incapable d'en comprendre le contenu. C'était écrit dans une langue qu'il ne connaissait pas. Il s'adressa au vieux Afanastasio, qui occupait la chambre 212 plus bas dans le couloir et que la foule des habitants de l'hôtel considérait comme un sage, car il avait dans sa jeunesse survécu après s'être retrouvé nez à nez avec deux lions affamés sur un chemin désert aux alentours de Chimoio.

Mais même Afanastasio n'avait pu déchiffrer cet écrit. Il interrogea la vieille Lucinda, qui vivait dans l'ancienne réception : elle non plus ne savait pas de quelle langue il s'agissait.

Afanastasio conseilla à José Paulo de jeter ce carnet.

– Il était caché sous le parquet, dit Afanastasio. Quelqu'un l'aura mis là à l'époque où des gens comme nous ne pouvaient pénétrer dans ce bâtiment que pour servir, laver ou porter des valises. Ce carnet contient sûrement une histoire désagréable. Brûle-le, utilise-le pour faire du feu.

José Paulo regagna sa chambre avec le carnet. Mais il ne le brûla pas, sans vraiment savoir pourquoi. Il lui trouva une autre cachette. Il y avait un vide sous le cadre de la fenêtre, où il cachait l'argent qu'il parvenait péniblement à gagner. Désormais, les quelques billets crasseux partageraient la place avec le carnet noir.

Il ne le ressortit jamais. Mais ne l'oublia pas non plus.

PREMIÈRE PARTIE

Les missionnaires quittent le navire

1

Juin 1904. La chaleur étouffante d'une aube tropicale.

Un vapeur battant pavillon suédois est arrêté dans la houle légère. À bord, trente et un membres d'équipage. Dont une femme : Hanna Lundmark, née Renström, engagée comme cuisinière.

Trente-deux personnes devaient faire ce voyage jusqu'en Australie, avec une cargaison de bois suédois et de planches pour les parquets de saloon et les intérieurs de riches éleveurs de moutons.

Un des membres d'équipage vient de décéder. C'était le second du navire, et le mari de Hanna.

Il était jeune, voulait vivre. En dépit des mises en garde du capitaine Svartman, il est descendu à terre lors d'un ravitaillement en charbon dans un des ports du désert, au sud de Suez. Il a alors contracté une de ces fièvres mortelles qui constituent une menace permanente sur les côtes africaines.

Quand il a compris qu'il allait mourir, il s'est mis à hurler de terreur.

Aucun de ceux présents à son chevet, le capitaine Svartman ou le charpentier Halvorsen, ne l'a entendu prononcer le moindre mot. Même à Hanna, qui allait être veuve après

à peine un mois de mariage, il n'a rien dit. Il est mort en criant et, juste avant la fin, en geignant d'effroi.

Il s'appelait Lars Johan Jakob Antonius Lundmark. Hanna le pleure, assommée par ce qui s'est passé.

C'est l'aube, au lendemain de sa mort. Le navire est immobile. On a mis en panne, car bientôt aura lieu l'enterrement en mer. Le capitaine Svartman ne veut pas attendre. Il n'y a pas de glace à bord pour refroidir le cadavre.

Hanna se tient à la poupe, un seau à la main. Elle est petite, la poitrine haute, des yeux aimables. Ses cheveux bruns sont attachés en un chignon serré.

Elle n'est pas belle. Mais entière. Cela émane de toute sa personne.

C'est ici et maintenant qu'elle se trouve. En mer, à bord d'un vapeur à double cheminée. Chargé de bois, en route pour l'Australie. Port d'attache : Sundsvall.

Le navire s'appelle *Lovisa*. Construit dans le chantier naval Finnboda à Stockholm. Mais depuis toujours rattaché à la côte du Norrland.

D'abord propriété d'un armateur de Gävle qui a fait faillite après des spéculations hasardeuses, puis racheté par une compagnie basée à Sundsvall. À Gävle, il se nommait *Matilda*, comme la femme de l'armateur, qui jouait du Chopin de ses doigts malhabiles. C'est maintenant *Lovisa*, du nom de la fille cadette du nouvel armateur.

Un des actionnaires s'appelle Forsman. C'est lui qui a veillé à faire engager Hanna Lundmark. Il y a un piano chez lui, mais personne n'en joue. Forsman va pourtant écouter travailler l'accordeur à chacune de ses visites.

Et voilà à présent le second Lars Johan Antonius Lundmark qui vient de mourir d'une fièvre foudroyante.

La houle semble figée. Le navire est immobile, comme s'il retenait son souffle.

UN PARADIS TROMPEUR

C'est ainsi que j'imagine la mort, pense Hanna Lundmark.
Un calme soudain, inattendu, venu de nulle part. La mort est
comme le vent. On passe vite à couvert.

À couvert de la mort. Puis plus rien.

Hanna est assaillie par un souvenir. Ça vient de nulle part. Elle se rappelle son père, sa voix qui vers la fin de sa vie n'était qu'un chuchotement. Comme s'il désirait qu'elle conserve ses paroles comme un précieux secret.

Un ange sale. Voilà ce que tu es.

C'est ce qu'il lui a dit avant de mourir. Voulait-il lui faire un don, alors que – ou justement parce que – il ne possédait presque rien ?

Hanna Renström, ma fille, tu es un ange, un ange sale, mais un ange quand même.

De quoi se souvient-elle vraiment ? Quels ont été ses mots ? *Pauvre* ou *sale* ? Lui a-t-il laissé le choix ? Non, à présent qu'elle se rappelle cet instant, elle pense qu'il l'a bien appelée *ange sale*.

Ce souvenir est distant, pâli. Elle est si loin de son père et de sa mort. Là-bas, jadis, dans une maison isolée près des eaux froides et boueuses du Ljungan, au fin fond des terres silencieuses du Norrland. C'est là qu'il est mort, recroquevillé de douleur sur le canapé-lit d'une cuisine qui peinait à garder la chaleur.

Il est mort cerné par le froid. Le froid était sévère en ce mois de janvier 1899, quand il a cessé de respirer.

Il s'est écoulé plus de cinq ans. Nous sommes en juin 1904.

UN PARADIS TROMPEUR

Les souvenirs de son père et de l'ange disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus. Il ne lui faut que quelques secondes pour émerger du passé.

Les voyages les plus remarquables sont intérieurs, libérés du temps et de l'espace.

Ces souvenirs sont-ils destinés à l'aider ? À lui tendre une corde pour escalader les murailles où l'enserme son chagrin assourdissant ?

Mais elle ne peut pas fuir. Le navire s'est transformé en forteresse imprenable.

Elle n'y échappera pas. Son mari est mort.

La mort : une griffe. Qui refuse de lâcher sa proie.

On a réduit la pression des chaudières. Les bielles sont immobiles, la machine se repose. Hanna est devant le bastingage, elle tient un seau. Elle doit vider la poubelle à la mer. Le marmiton a voulu la lui prendre des mains en la voyant sortir de la cambuse. Mais elle s'y est accrochée. Même si elle doit voir aujourd'hui son mari englouti dans les profondeurs marines, cousu dans une toile de voile, elle ne veut pas manquer à ses devoirs.

Elle lève les yeux de son seau plein de coquilles d'œufs, c'est comme si la chaleur la griffait au visage. Quelque part dans la brume, à tribord, se tapit l'Afrique. Elle a beau ne rien apercevoir des côtes, il lui semble en sentir l'odeur.

Celui qui est mort à présent lui en a parlé. De cette odeur de putréfaction qui flotte dans l'air et prend à la gorge, partout sous les tropiques.

Il avait déjà fait plusieurs voyages, vers différentes destinations. Il avait eu le temps d'apprendre deux ou trois choses. Mais pas l'essentiel : comment survivre.

Il n'achèvera pas ce voyage. Mort à vingt-quatre ans.

Quelqu'un se glisse à ses côtés. Le plus proche ami de son mari à bord, Halvorsen, le charpentier norvégien. Elle ne lui connaît pas de prénom, alors qu'ils ont voyagé sur le même bateau durant deux mois. Il restera à jamais Halvorsen, un

RÉALISATION : NORD COMPO, À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT, À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 107970 (00000)
Imprimé en France

